

LE DOYEN
DE KILLERINE,

TOME SECOND.

LE DOYEN DE KILLERINE,

HISTOIRE MORALE,

Composée sur les Mémoires d'une illustre famille
d'Irlande, et ornée de tout ce qui peut rendre
une lecture utile et agréable.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.



STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.
1808.

LE DOYEN

DE

KILLERINE.

LIVRE IV.

TOUTES les réflexions que j'aurois pu faire sur la conduite et sur la situation de Rose, ne pouvant servir à régler mes résolutions dans l'éloignement, je ne pensai qu'à choisir la route la plus courte, et à prévenir tous les obstacles dont l'approche d'une furieuse guerre sembloit nous menacer en chemin. Mylord Linch, toujours déterminé à m'accompagner, me représenta qu'en traversant l'Angleterre nous devions nous attendre à mille questions pressantes auxquelles il ne seroit pas toujours aisé de satisfaire. Quoique le prétexte de ses voyages de France eût été jusqu'alors son éducation, il entroit dans un âge où cette raison commençoit à manquer de vraisemblance. On ne voit point, sans quelque défiance, à la veille de la guerre, un gentilhomme quitter sa patrie

pour passer chez l'ennemi de son maître. C'étoit cette réflexion qui lui avoit fait tenir son arrivée secrète, et il paroissoit souhaiter que son départ ne le fût pas moins. Moi-même, je ne pouvois faire éclater le mien, sans me mettre dans la nécessité de le communiquer au gouvernement. Si nous voulions éviter néanmoins de prendre la route commune, il falloit attendre des occasions qui ne se présentent pas continuellement, et nous exposer à des délais qui ne s'accordoient point avec notre impatience. Mylord Linch, suivant le conseil d'un petit nombre d'amis fidèles auxquels il s'étoit ouvert, me proposa de nous rendre à Waterford, ville méridionale d'Irlande, où nous pouvions espérer qu'il se trouveroit quelque vaisseau français prêt à faire voile, avec d'autant plus de vraisemblance, que le bruit même de la guerre faisoit déjà penser tous les marchands à se retirer dans leurs ports. Je me rendis à ses raisonnemens; et, suivis seulement chacun d'un domestique, nous quittâmes Dublin sur des lumières si vagues. Il se trouva en effet à Waterford un vaisseau du Havre, mais qui, ne devant partir que dans dix jours, nous laissoit plus embarrassés pendant cet intervalle, que nous n'avions appréhendé de l'être en traversant l'Angleterre. J'étois d'avis de retourner à Dublin, où nos vues auroient été du moins plus à couvert que dans une ville de province. Le sentiment de mylord Linch prévalut encore. Ses terres n'étant

pas extrêmement éloignées du lieu où nous étions, il me pressa d'employer un temps qui étoit nécessairement perdu pour nous, à visiter ce trésor héréditaire dont il ne doutoit pas, me dit-il; que Patrice ne m'eût entretenu. Il sera utile, ajouta-t-il, à nos intérêts communs, que vous ayez quelque connoissance de la situation et de la valeur de ce dépôt, autant pour confirmer le témoignage que j'en ai rendu au roi Jacques, que pour lui faciliter les moyens de s'en mettre en possession. J'y consentis, parceque les circonstances m'en faisoient une nécessité, et je fus même sensible à la confiance d'où cette offre sembloit partir. Linch se regardoit déjà comme lié à ma famille, et ne distinguoit plus nos intérêts des siens. Je m'observois néanmoins dans tous mes discours, pour ne laisser rien échapper qu'il pût faire valoir comme un engagement. Sans me repentir de la conduite que j'avois tenue dans celui de Patrice, je ne pouvois me défendre d'une espèce de frayeur, lorsque je me rappelois les agitations où je l'avois laissé; et, plus timide encore à l'égard de Rose, j'étois bien résolu de ne me pas charger des suites de son mariage, en y contribuant par des voies qu'elle pût me reprocher.

Nous nous rendimes à la principale terre de mylord Linch, avec la précaution de n'y arriver que dans l'obscurité, pour tenir cette partie cachée dans son voisinage. Il se reposoit absolument sur la fidélité de ses domestiques, qui étoient tous

de la religion romaine, et attachés depuis longtemps à sa famille. Dès la même nuit il me fit monter avec lui dans une chaise ; et, sans autre témoin qu'un valet fort âgé qui nous conduisoit, nous gagnâmes une forêt qui touchoit à son parc, où l'épaisseur des arbres ne nous permit d'entrer qu'en mettant pied à terre. Une lanterne servit à nous conduire dans ce labyrinthe, dont Linch même ne connoissoit les détours qu'à la faveur d'un mémoire qu'il étoit obligé de consulter à chaque moment. Enfin nous arrivâmes dans un lieu fort enfoncé, dont le mémoire faisoit une description trop exacte pour s'y méprendre. Je me reconnois ici, me dit Linch, j'y suis venu dans ma première jeunesse avec mon père. Il fit lever en effet, sans autre information, l'épaisseur d'environ deux pieds de terre qui couvroit l'entrée du caveau. Nous levâmes une pierre fort large, sous laquelle étoit un trou qui nous conduisit, par une pente assez douce, jusqu'au fond de ce souterrain.

Il n'y avoit point d'autre ornement que quelques planches grossières qui étoient rangées l'une proche de l'autre, pour garantir de l'humidité plusieurs grands coffres où le trésor étoit renfermé. Linch en avoit les clefs, et chacun étoit distingué par différents signes. Les coffres furent ouverts successivement. J'y vis, avec admiration, les dépouilles de plus de cent églises, autrefois florissantes, dont les noms étoient écrits sur

chaque pièce qui leur avoit appartenu. Quelques-unes avoient eu soin d'y joindre le procès-verbal de cette déposition, avec quantité de circonstances qui en faisoient connoître le temps et les motifs. La plupart des pièces étoient des chefs et des bras d'argent, des chandeliers, des croix, et diverses sortes de vaisseaux qui servent aux cérémonies ecclésiastiques. Un mouvement de respect, dont je fus saisi à la vue de ces vénérables monuments de la piété de nos ancêtres, me fit remercier le ciel à genoux de les avoir conservés. Mylord Linch, qui continuoît pendant ce temps-là de visiter quelques cassettes sur lesquelles il avoit été surpris de trouver le nom de sa famille, poussa tout d'un coup un cri de joie, en ouvrant un papier dont il reconnut le caractère pour l'écriture de son père. Il étoit adressé à lui-même. Dans cette boîte, mon fils, lui disoit ce père vertueux, vous trouverez tous les bijoux de votre mère. Ne les donnez, avec votre main et votre cœur, qu'à une femme digne de les porter après elle, et souvenez-vous du récit que je vous ai fait en mourant.

Je suis intéressé, me dit Linch, après m'avoir lu ces quatre mots, à vous éclaircir ces obscurités. J'ai perdu mon père dans un âge fort tendre. Il m'aimoit, non seulement comme un fils unique, mais comme le seul fruit d'une passion immodérée qu'il ne put vaincre, même après la mort de ma mère, et malgré les raisons extraordinaires

qu'il eut de se consoler de cette perte. Elle étoit née sans biens ; mais son mérite lui tenant lieu de richesses , toute la province avoit applaudi au choix de mon père , qui étoit l'héritier d'une grosse maison , lorsqu'il l'avoit préférée à cent partis d'une fortune égale à la sienne. L'éclat d'une alliance si supérieure à leur situation ne permit point aux parents de ma mère de consulter d'autres règles , ni à elle d'éconter d'autre penchant. Ainsi l'ambition et l'amour se lièrent avec des vues fort différentes , et contribuèrent néanmoins au soutien l'un de l'autre , comme des sentiments qui se seroient mieux accordés. Mon père , toujours passionné , ne s'aperçut qu'il manquoit une certaine ardeur à la tendresse de ma mère , que pour ranimer sans cesse la sienne par le désir de la posséder plus parfaitement ; et ma mère , livrée à l'ambition , se fit long-temps comme un triomphe de régner avec un empire absolu sur un cœur qui s'efforçoit inutilement de toucher le sien. Le plus grand malheur fut que , n'étant point d'ailleurs insensible , elle ne se défendit pas si bien contre le mérite d'un gentilhomme du voisinage , qui employa une partie de son bien pour lui déclarer ses sentiments , par toutes les fêtes et les galanteries que l'amour peut inventer. C'est-à-dire qu'elle l'aima ; car la vertu et l'honneur étant ses premières maximes , elle sut se garantir de toutes les foiblesses de l'amour. Mon père , à qui sa passion ne laissoit point de repos ,

n'y joignit pas moins le malheureux tourment de la jalousie. Il passa quelques mois aussi occupé à défendre le cœur de son épouse contre les soins d'un autre, qu'à le vaincre par les siens. C'étoit lui naturellement qui devoit manquer de forces le premier dans un combat si rude ; mais une maladie mortelle, qui réduisit ma mère, en peu de jours, à la dernière foiblesse, lui fit connoître qu'il étoit destiné à lui survivre. Elle souhaita de l'entretenir seul, peu de moments avant que d'expirer. Vous vous croyez à plaindre, lui dit-elle, et j'ai remarqué depuis quelques mois que vous êtes mortellement agité : vous seriez-vous trompé, jusqu'à me croire plus tranquille et plus heureuse ? Comparez aujourd'hui nos peines, et confessez que les plus fortes sont celles qui vont me mettre au tombeau. Dans ce dernier moment, où la justice et la vérité sont les seuls devoirs qui m'occupent, je sens que je vous tromperois si je voulois vous persuader que je vous aie jamais aimé. Mais si vous m'aviez soupçonnée d'avoir manqué aux engagements de la bonne-foi et de l'honneur, en un mot, à toutes les lois qu'une femme s'impose dans la cérémonie du mariage, vous offenseriez cruellement ma mémoire. Voyez ce qu'il m'en coûte pour les avoir bien observées ; je meurs. Elle expira peu de moments après. Mon père, continua Linch, ne vit dans cet aveu qu'un exemple admirable de constance et de vertu. Il s'accusa lui-même d'avoir

ignoré les moyens qui peuvent toucher le cœur d'une femme, ou d'avoir manqué d'habileté à les prendre ; puisque son épouse ayant combattu si généreusement pour son devoir, c'étoit une marque qu'elle en avoit le goût, et qu'elle n'avoit eu besoin, pour y trouver de la douceur, que d'être aidée par l'étude et les soins d'un mari. Cette idée ne l'abandonna point pendant toute sa vie. Elle servit même à l'abrégé, par les regrets et les tourments dont elle empoisonna le reste ; et touchant enfin à sa dernière heure, il me fit ce récit, avec une exhortation à ne me rebuter jamais des froideurs d'une femme vertueuse.

Ce fut alors, ajouta Linch, qu'il me remit le mémoire dont nous venons de faire usage. Dans l'âge tendre où j'étois encore, il me conseilla d'aller faire mes exercices à Paris, et d'y attendre des circonstances plus tranquilles pour retourner dans ma patrie. Plunck, qui étoit mon proche parent, fut mis dans le secret, et reçut le double du mémoire, comme une précaution contre toutes sortes d'accidents. Étant jeune et sans bien, il se soumit volontiers aux dernières dispositions de mon père, qui lui ordonna de suivre le cours de ma fortune, et à moi de prendre toujours soin de la sienne. C'étoit de concert que nous avions pris le parti de nous faire un mérite auprès du roi Jacques des richesses que nous pouvons ici lui procurer. Mais entre la difficulté de les faire transporter en

France, du sein de l'Irlande, le malheur de Plunck, et l'agitation continuelle où j'ai vécu depuis sa mort, ont interrompu notre entreprise.

Je n'avois, me dit encore mylord Linch, qu'une connoissance générale de ce qui est renfermé dans les trois caisses qui m'appartiennent ici; mon père m'avoit seulement averti que j'y trouverois ce qu'il avoit de plus précieux. Nous y laisserons tout ce qu'il nous seroit malaisé d'emporter; mais cette boîte, qui ne peut nous incommoder sur la route, vous comprenez à qui je la destine; et vous devez comprendre aussi, qu'en m'obstinant à vaincre les rigueurs de la belle Rose, je n'agis point sans autorité ni sans exemple.

Les commencements de son discours m'avoient fait prévoir cette conclusion. Il me paroissoit clair que la dernière déclaration de son père étoit, au contraire, une instruction pleine de sagesse, par laquelle il avoit voulu le précautionner contre un engagement aussi malheureux que le sien; et je croyois m'être aperçu qu'il avoit été obligé de faire quelquefois violence aux expressions qu'il prétendoit me rapporter d'après lui pour en détourner le sens à son avantage. Mais je savois que l'aveuglement de l'amour consiste précisément dans cette malheureuse obstination qui lui faisoit tout expliquer en sa faveur; et ce n'étoit pas le temps de combattre Linch

par des raisonnements que je n'aurois pu lui faire goûter. En y faisant réflexion, je ne trouvois pas non plus, dans l'exemple de son père, de quoi m'inspirer le moindre remords de ce que j'avois fait pour Patrice ; car je mettois une différence extrême entre épouser une femme malgré elle, et sans espérance par conséquent d'en être aimé, ou se laisser persuader d'en épouser une pour laquelle on est sans amour, mais dont on est sûr d'être aimé tendrement, et pour laquelle on espère, par conséquent, que la raison et la reconnoissance feront prendre, tôt ou tard, des sentiments plus tendres. Le dernier de ces deux mariages peut s'accorder également avec la religion et l'honneur ; au lieu qu'en y pensant, je ne faisois que me persuader de plus en plus que l'autre est l'entreprise d'un furieux, qui cherche sa satisfaction aux dépens de celle d'autrui, et qui s'aveugle même sur ce qu'il croit propre à causer la sienne ; puisque le supposant capable d'aimer, il est impossible qu'il soit long-temps heureux en faisant le malheur de ce qu'il aime.

Pendant la sûreté de Rose m'obligeant toujours de me contraindre, je ne répondis que par des civilités qui ne m'engageoient à rien, et je ne m'opposai point au dessein qu'il avoit de lui présenter les bijoux de sa mère. Nous ne quitâmes le caveau qu'après avoir continué long-temps d'en examiner toutes les richesses. Avec le

trésor de l'église et la vaisselle d'or ou d'argent de la maison Linch, il y avoit environ cinq cent mille francs de diverses monnoies qui avoient été levés secrètement pour le secours du roi et de l'église, au temps de la révolution. En sortant de ce lieu obscur, Linch me pria d'observer les environs, autant que la nuit me le permettoit, et de m'en former une image qu'il me recommanda de conserver fidèlement. Nous retournâmes à son château, où notre entretien, pendant plusieurs jours, roula sur les moyens de faire passer le trésor à Saint-Germain. J'évitai de parler de Rose; ou si je fus forcé d'entendre les répétitions ennuyeuses d'un amant, je me bornai à flatter ses inquiétudes par la promesse de l'aider de mes sollicitations, qui étoit la seule que je pusse lui faire sincèrement.

Le capitaine du vaisseau étant dans notre secret, nous évitâmes par son adresse tout ce qui pouvoit nous faire reconnoître à Waterford. Notre embarquement ne fut pas moins heureux; et huit jours de navigation nous rendirent au Havre, où nous prîmes aussitôt la poste pour Paris. L'impatience de Linch lui faisoit souhaiter d'aller descendre directement chez ma sœur. Il se croyoit sûr de vaincre avec mon secours; et, se regardant déjà comme mon frère, il ne faisoit plus difficulté de m'en donner le nom. L'ardeur de ses sentiments me dispoisoit en effet à le servir; je reconnoissois au fond que son alliance étoit ce que je pouvois

attendre de plus honorable et de plus avantageux pour ma sœur. Mais de combien d'autres soins n'étois-je pas troublé, et de quelles précautions n'avois-je pas besoin dans toutes les obscurités que j'avois d'abord à démêler ? Mon envie la plus pressante étoit de commencer par entretenir Rose, et de la surprendre seule occupée du travail dont elle m'avoit fait une peinture si touchante.

Le fruit que je tirai de l'empressement de mylord Linch, fut d'être informé aussitôt que lui des observations de trois de ses domestiques, qu'il avoit laissés aux environs du logement de Rose, et de celles d'une femme qui avoit occupé pendant son absence l'appartement dont il avoit fait percer le mur. Nous étions descendus au même lieu. Il les fit avertir d'y venir recevoir ses ordres. La femme de chambre nous communiqua peu de lumières : elle nous dit seulement qu'entendant la voix de ma sœur, sans avoir jamais pu distinguer ses paroles, elle avoit remarqué qu'elle parloit rarement ; mais qu'autant qu'elle en pouvoit juger par le ton soutenu d'une autre voix, elle se faisoit faire quelque lecture à divers moments du jour. La commission des trois domestiques ayant été de veiller au dehors, leur rapport fut plus intéressant. Ils nous assurèrent que depuis environs trois semaines que leur maître étoit parti, ils avoient vu régulièrement un homme sans livrée, qui étoit entré dans sa maison deux fois le jour, et qui y passoit chaque fois près d'un quart-d'heure. Comment,

s'écria mylord Linch dans un transport de jalousie, vous ne l'avez pas suivi dès la première fois à la trace, et vous ne l'avez pas forcé de vous apprendre à qui il appartient ? Il nous l'a confessé volontairement, répondit un des laquais, aussitôt que nous l'avons interrogé. Il est, dit-il, au service d'un ecclésiastique irlandais, nommé le doyen de Killerine. Nouvel aiguillon qui irrita mortellement la jalousie de mylord Linch ; car il étoit évident que c'étoit l'artifice de quelque amant caché, à qui mon nom avoit servi de voile. J'en eus quelque effroi moi-même, quoique je m'efforçasse d'apaiser le ressentiment de mylord Linch, et je pressai ses gens d'achever leurs explications. Ils ajoutèrent qu'ils avoient vu quelques carrosses s'arrêter plusieurs fois vis-à-vis la porte, mais que ceux qui étoient dedans n'en étant point descendus, et ne s'étant même arrêtés qu'un moment, ils n'avoient pu deviner leur nom, ni pénétrer leurs desseins. Il en étoit de même de quantité de personnes qui étoient entrées en divers temps dans la maison, et qu'ils n'avoient osé suivre ni interroger sur de si légers prétextes ; de sorte que le principal sujet d'inquiétude tomboit sur cet homme régulier, qui ne manquoit point de se faire voir deux fois le jour.

Mylord Linch, ne revenant point de son agitation, se proposoit d'abord de se mettre lui-même en garde dans la rue de ma sœur, et de le forcer, le poignard à la main, de confesser par qui il étoit